La Nouvelle de la disparue

Le règlement disait que les textes ne devaient pas être signés ; c'est ainsi qu'on mit presque deux jours à comprendre que l'autrice appelait au secours.

Solange Bricourt lut cette phrase trois fois.

Elle avait appris, avec l'âge, à se méfier des premières phrases. Elles voulaient souvent trop plaire. Elles faisaient du bruit, réclamaient l'attention, poussaient le lecteur par l'épaule comme des enfants impatients. Celle-ci ne poussait pas. Elle attendait.

Solange resta immobile devant les feuilles imprimées.

Dans la salle du Plan de Cohésion Sociale, le chauffage avait déjà été coupé. Une odeur de café réchauffé traînait au fond d'un thermos. Sur la grande table, les textes du concours formaient une pile inégale, douze dossiers anonymes numérotés au crayon. Le thème — enlèvement, disparition — avait attiré plus de participants que prévu. Certains avaient choisi la peur, d'autres l'humour ou la colère.

Solange avait lu sans mépris. On n'écrit jamais tout à fait pour rien. Même les maladresses disent quelque chose de ceux qui les commettent.

Elle avait passé quarante ans à corriger des cahiers, des rédactions, des lettres d'excuses écrites par des enfants qui n'étaient pas désolés. Depuis sa pension, on l'appelait encore pour relire un discours, une brochure ou les textes d'un concours. Elle disait toujours oui. Son mari, quand il vivait encore, lui reprochait de continuer à donner ses soirées à des phrases qui ne la payaient plus.

— Tu ne corriges pas les gens, Solange, tu les empêches de tomber, disait-il.

Elle avait trouvé cela excessif. Ce soir-là, elle n'en était plus sûre.

Un peu avant vingt heures, René Flament avait frappé à la porte de la salle.

Solange avait levé les yeux. René entra sans attendre qu'on l'y invite vraiment, comme tous les hommes qui avaient possédé trop longtemps des trousseaux de clés. Il portait son éternelle veste grise, un dossier sous le bras, des lunettes suspendues à son cou par un cordon noir. À soixante-douze ans, il avait gardé une allure soigneuse de petit fonctionnaire utile : cheveux blancs peignés en arrière, chaussures propres, sourire modeste.

— Je vous dépose les corrections de l'atelier, dit-il. Trois participants ont demandé une dernière relecture.

— Merci, René.

Il posa une chemise cartonnée près du thermos.

— Il y a de bonnes idées. J'espère seulement ne pas avoir trop corrigé.

Solange eut un sourire poli.

— Ils ont demandé une relecture, pas une réécriture.

— Je sais. Je me suis limité aux passages qui pouvaient désigner des personnes réelles.

Il tapota la chemise du bout des doigts.

— Quand un lieu existe et que les gens peuvent se reconnaître, on doit être prudent.

La remarque n'étonna pas Solange. René transformait depuis toujours les désaccords en problèmes pratiques. Ancien des services techniques, il avait réparé les serrures, les bancs, les portes et les radiateurs de l'école. Les enfants l'aimaient bien. Il

avait des bonbons mous dans ses poches et cette patience des gens qui se rendent indispensables sans paraître demander de reconnaissance.

— Vous restez ? demanda Solange.

— Non. Vous en avez encore beaucoup ?

Son regard glissa vers la pile avant de revenir à elle.

— Presque la moitié, répondit Solange.

— Alors je vous laisse travailler.

Quand il sortit, Solange reprit sa lecture. Elle oublia sa visite.

Le dossier numéro 7 portait un titre simple : *La fille du canal*. Le bordereau indiquait seulement l'heure de réception : dimanche, 22 h 17. Le texte avait été envoyé au bon format. Police Times New Roman, taille douze, interligne correct. Pas de nom. Pas d'adresse. Pas de signature. Rien qui permette de remonter à l'auteur ou à l'autrice. Le règlement avait été respecté avec une application presque inquiétante.

Solange relut la première phrase.

> *Le règlement disait que les textes ne devaient pas être signés ; c'est ainsi qu'on mit presque deux jours à comprendre que l'autrice appelait au secours.*

Elle sourit d'abord, malgré elle. La mise en abyme était habile. Peut-être même un peu trop consciente d'elle-même. Mais Solange aimait qu'un texte sache ce qu'il faisait.

Elle continua.

> *On retrouva son vélo contre le troisième saule après la maison des éclusiers. Pas renversé. Pas abandonné à la hâte. Posé. Comme on pose une chose pour qu'elle soit vue. La sonnette était fendue. La roue avant tournée vers l'eau. Les adultes regardèrent le canal parce que le canal a cette politesse : il accepte qu'on lui attribue les disparitions.*

Solange cessa de sourire. Le style était sec. Pas spectaculaire. Pas adolescent dans le mauvais sens du terme. Aucun point d'exclamation. Aucun effet pour faire peur. Les phrases ne cherchaient pas à ressembler à du polar. Elles avançaient, froides et lentes, avec une précision qui donnait envie de regarder derrière soi.

Elle prit son crayon. Dans la marge, elle écrivit : « très maîtrisé ». Puis elle raya les deux mots. Ce n'était pas cela.

Elle reprit la lecture. La fille du récit s'appelait Lise. Elle avait seize ans. Après avoir dit à sa mère qu'elle allait « respirer un peu », elle empruntait le chemin de halage, passait la maison des éclusiers et s'arrêtait au troisième saule. Dans le creux du tronc, elle trouvait une boîte rouillée.

Solange se redressa.

Une boîte rouillée. Un bracelet. Une petite clé plate attachée à une étiquette presque illisible. Et une photo abîmée d'une autre adolescente, plus ancienne, le visage gratté par l'humidité.

Le texte ne donnait pas de nom. Il n'en avait pas besoin.

Avant Lise, il y avait eu une autre fille. On avait dit fugue parce que le mot coûte moins cher qu'une enquête. On avait dit caractère difficile parce qu'une fille disparue reste encore coupable de n'être pas rentrée.

Solange posa son crayon. La salle était devenue trop silencieuse.

Dehors, sur la place, une voiture passa lentement. La lumière des phares balaya les vitres. Pendant une seconde, Solange vit son propre reflet, pâle, avec ses cheveux blancs attachés trop serrés et ses lunettes descendues au bout du nez. Elle avait l'air d'une vieille femme qui venait de reconnaître quelqu'un dans une foule.

Aline Moreau.

Le nom était revenu sans qu'elle le décide.

Aline avait quinze ans en 2004. Solange l'avait eue deux ans plus tôt. Une enfant vive, trop rapide pour l'école, avec une écriture penchée vers la gauche et des chevaux dans toutes les marges. Elle riait fort, s'ennuyait vite et levait les yeux au ciel d'une manière qui épuisait les adultes.

Puis elle avait disparu.

On avait retrouvé son vélo près du canal. On avait parlé d'une mauvaise rencontre, puis de fugue, puis de famille compliquée. Les mots avaient changé à mesure que la volonté de chercher diminuait. Sa mère était revenue plusieurs fois devant l'école. Au début, on l'avait entourée. Puis on l'avait évitée.

Aline n'était jamais revenue.

Solange tourna la page du dossier numéro 7 avec lenteur.

Les saules ne dénoncent personne. On les coupe. Ils repoussent. Ils savent faire semblant.

Elle lut encore.

Si je disparais, ce ne sera pas pour partir. Ce sera parce que quelqu'un aura enfin compris que j'ai trouvé la première.

La phrase resta suspendue devant elle.

Ce n'était pas seulement une bonne chute. Ce n'était pas seulement une idée de concours.

Solange reprit depuis le début, cette fois en soulignant les lieux, les objets, les répétitions. Troisième saule. Maison des éclusiers. Sonnette fendue. Message à 18 h 12. Ne cherchez pas dans l'eau. Petite clé. Bracelet vert. Fille d'avant. Fugue arrangée. Rapport corrigé.

Puis elle remarqua autre chose. Une phrase avait été répétée deux fois, avec une variation infime.

Il faut que quelqu'un lise jusqu'au bout.

Plus loin :

Il suffit qu'une seule personne lise jusqu'au bout.

Solange ne sut pas encore pourquoi, mais cette différence lui fit peur. Ce n'était pas une figure de style. C'était une consigne.

Au bas de la dernière page, elle nota : « À vérifier d'urgence. Trop précis pour être inventé. » Puis elle resta seule dans la salle jusqu'à ce que les néons s'éteignent automatiquement.

Elle aurait dû appeler la police ce soir-là. Elle le sut plus tard. Elle se le répéta souvent. Mais, ce soir-là, elle fut encore prisonnière d'une habitude ancienne : ne pas déranger pour une impression. Ne pas faire du bruit avec une intuition. Ne pas transformer une lecture en urgence.

Elle rangea le texte dans son dossier cartonné.

Le lendemain matin, à 8 h 6, on retrouva le vélo de Noémie Vasseur contre un saule du canal.

Rouge. Avec une sonnette fendue.

⁂

L'inspectrice Maya Delcourt n'aimait pas les affaires qui semblaient vouloir devenir des récits. Les récits salissaient les faits. Ils les rendaient souples. Une heure devenait une ambiance. Une absence devenait un symbole. Un mensonge devenait une interprétation. Dans une enquête, Maya préférait ce qui résistait : une caméra, une trace de pneu, une empreinte, un message horodaté, un témoin qui se contredisait sans savoir encore où.

Elle arriva au bord du canal avec deux agents, un café trop amer dans l'estomac et la sensation désagréable que la journée serait longue.

Le chemin de halage était barré par un ruban de police. Derrière, quelques promeneurs retenaient leurs chiens et leur curiosité. Les gens essayaient de regarder sans avoir l'air de regarder. C'était une compétence locale, ancienne, presque élégante.

Le vélo était là. Rouge, appuyé contre un saule têtard. La roue avant tournée vers le canal. La sonnette fendue.

Maya s'accroupit près du cadre.

— Elle ne l'a pas laissé comme ça en tombant.

Un agent, Van Acker, consulta son carnet.

— Noémie Vasseur. Seize ans. Dernier message à sa mère à dix-huit heures douze. Téléphone introuvable.

— Quel message ?

Il lui tendit la capture.

Ne cherchez pas dans l'eau.

Maya leva les yeux vers le canal. L'eau avait cette couleur indécise des matins gris. Ni vraiment verte, ni vraiment brune. Elle avançait lentement, comme si rien ne pouvait la presser.

— On a lancé les plongeurs ?

— En attente de votre feu vert.

— Faites-les venir. Et doublez la recherche sur la berge. Si ce message dit vrai, le canal est peut-être seulement ce qu'on veut nous faire regarder.

Elle se releva. La mère de Noémie était assise sur un banc, enveloppée dans une couverture de survie qui lançait des éclats dorés à chaque mouvement. Gisèle Vasseur

avait le visage de quelqu'un qui avait pleuré avant d'arriver, puis trop peu dormi pour continuer. Ses mains serraient un mouchoir jusqu'à le rendre inutile.

Maya s'approcha.

— Madame Vasseur ?

La femme hocha la tête.

— Inspectrice Delcourt. Je vais vous poser des questions difficiles. Cela ne veut pas dire que je ne vous crois pas.

— Les gens disent toujours ça avant de ne pas croire.

Maya accepta la remarque.

— Noémie avait-elle déjà fugué ?

— Non.

— Des conflits récents ?

— Elle a seize ans.

— Je reformule. Des conflits inhabituels ?

Gisèle regarda le vélo, puis le canal.

— Elle était préoccupée depuis quelques semaines. Elle écrivait beaucoup. Elle posait des questions.

— Sur quoi ?

La mère hésita.

— Sur une fille disparue. Il y a longtemps.

Maya sentit le dossier changer de poids avant même d'en connaître le nom.

— Aline Moreau ?

Gisèle ferma les yeux. Ce fut une réponse suffisante.

Un autre agent arriva en marchant vite.

— Inspectrice ? Une dame demande à vous voir. Solange Bricourt. Elle dit que c'est urgent.

Maya tourna la tête. Une femme âgée se tenait au bord du ruban, manteau beige, foulard bleu, dossier serré contre elle. Elle ne gesticulait pas. Elle ne cherchait pas à passer en force. Elle attendait avec cette rigidité de ceux qui ont déjà suffisamment attendu.

Maya alla vers elle.

— Madame Bricourt ?

— Oui.

— Vous avez appelé ?

— J'aurais dû appeler hier soir.

— Pourquoi ?

Solange ouvrit son dossier et sortit les feuilles imprimées.

— Parce que j'ai lu ceci.

Maya ne prit pas immédiatement le texte.

— Vous comprenez que nous sommes sur une disparition inquiétante ?

— Justement.

Il y avait dans sa voix une fermeté sans hystérie. Maya prit les pages. Elle lut debout, près du vélo, pendant que le canal glissait derrière elle et que Gisèle Vasseur se tordait les mains sur le banc.

La première phrase l'agaça presque. Trop construite. Trop consciente. Puis elle avança.

« Troisième saule. »

« Vélo rouge. »

« Sonnette fendue. »

« Message à 18 h 12. *Ne cherchez pas dans l'eau.* »

Maya cessa de lire comme on lit un texte. Elle lut comme on examine une scène.

— Quand avez-vous reçu ça ?

— Les fichiers ont été transmis au comité hier. J'ai imprimé celui-ci en début de soirée.

— Qui l'a écrit ?

— Je l'ignore. C'est anonyme. C'est la règle.

— Qui a accès aux textes ?

Solange réfléchit.

— L'administration qui réceptionne. Le comité de présélection. Les personnes qui aident à la correction quand les participants le demandent.

— Correction ?

— Des ateliers gratuits ont été organisés. Certains participants pouvaient faire relire leur texte avant envoi.

— Vous savez si ce texte a été corrigé ?

Solange pensa à la chemise déposée par René, la veille, et à sa phrase sur ce qu'il fallait atténuer.

— Pas cette version-ci. Mais des versions préparatoires ont pu passer par l'atelier.

Maya entendit la nuance.

— Vous pensez à quelqu'un.

— Je pense que ce texte ne décrit pas seulement la disparition de Noémie.

— De qui alors ?

Solange regarda le canal.

— D'Aline Moreau.

Maya resta silencieuse. Elle n'aimait pas les histoires qui ressemblaient à des histoires. Mais celle-ci venait de mordre dans le réel.

⁂

On installa Solange Bricourt dans une salle d'audition de l'antenne locale. Officiellement, elle était témoin. En réalité, Maya ne savait pas encore ce qu'elle était. Une source, une lectrice, une vieille dame impressionnable, ou le seul témoin capable de lire ce que Noémie avait tenté d'écrire autrement.

Solange refusa le café.

— J'en ai bu toute ma vie dans des salles qui sentaient la craie et les manteaux mouillés. À mon âge, on finit par comprendre qu'il n'a jamais été bon.

Maya s'assit en face d'elle. Le texte *La fille du canal* fut placé entre elles en deux exemplaires. Elle avait demandé des recherches sur Noémie, Aline, René Flament —

passé au Plan de Cohésion Sociale la veille — et sur les accès condamnés proches du canal. Les plongeurs fouillaient le bief tandis que deux équipes remontaient les berges.

Avant de commencer, elle posa son stylo.

— Soyons claires, madame Bricourt. Vous n'êtes pas enquêtrice. Vous ne participez à aucun interrogatoire. Vous êtes entendue comme témoin, et je vous consulte uniquement sur deux points : le texte anonyme et votre connaissance de l'affaire Aline Moreau. Si je vous demande de sortir, vous sortez.

Solange acquiesça.

— C'est raisonnable.

— C'est surtout nécessaire.

— Les deux ne sont pas incompatibles.

Maya la regarda une seconde. Elle aurait dû trouver cela irritant. Elle le trouva utile.

— Bien. Dites-moi ce qui vous paraît important.

Solange tourna les pages avec méthode.

— Le texte est construit en trois couches. La disparition de Lise, qui correspond à celle de Noémie. Une disparition ancienne, qui renvoie à Aline Moreau. Et une série d'indications spatiales.

— Vous parlez de carte ?

— Oui. Mais pas seulement. Une carte morale.

Maya retint un soupir. Solange le vit.

— Ne vous inquiétez pas, inspectrice. Je vais faire concret.

Elle souligna une phrase.

Le troisième saule après la maison des éclusiers garde ce que les autres ont oublié.

— La maison des éclusiers correspond probablement à la Maison du Canal, dit Solange. Le troisième saule donne un point de départ. Pas forcément l'endroit exact. Le texte dit plus loin : *« On ne part pas du saule pour chercher. On part du saule pour compter. »*

Maya nota.

— Ensuite ?

— La clé.

Elle tourna la page.

La clé n'ouvrait pas une maison. Les maisons ont des fenêtres. Celle-ci ouvrait une pièce qui avait appris à ne pas respirer.

— Un local technique, dit Maya.

— Ou une remise. Un espace sans fenêtre, près du canal.

— D'où sort cette clé ?

— La fille du texte la trouve dans une boîte rouillée cachée dans le saule.

— Noémie aurait trouvé cette boîte ?

— Probablement.

— Où est-elle ?

— Pas avec son vélo.

Maya écrivit : « boîte/clé/bracelet/cache ».

— Vous avez parlé d'une faute volontaire.

Solange hocha la tête. Ses yeux s'allumèrent un peu. Maya reconnut la concentration des spécialistes lorsqu'on entre dans leur domaine.

— Regardez ici.

Elle montra trois passages.

Dans le premier, le texte écrivait « canal de l'Espierres ».

Dans le second, « canal de l'Espierre ».

Dans le troisième, « canal d'Espierre ».

À chaque fois, la variation semblait discrète, presque insignifiante.

— Une hésitation orthographique ?

— Non. Une insistance.

— Expliquez.

— Le texte dit : *« Les lieux changent de nom quand on ne veut plus savoir où les choses se sont passées. »* Ce n'est pas une erreur. C'est un indice sur les rapports anciens. Il faudrait vérifier comment le lieu a été écrit dans le dossier Aline.

À Estaimpuis, les lieux changent parfois moins vite que les façons de les nommer. Solange l'avait appris dans les vieux bulletins communaux, entre deux photos de ducasses et de travaux de voirie.

Maya nota encore. Elle commençait à comprendre pourquoi Solange l'irritait. Cette femme voyait des pistes là où Maya voyait des phrases. Le problème était qu'elle avait peut-être raison.

— Et cette phrase ? demanda Maya. *« Les saules ne dénoncent personne. »*

Solange resta un moment silencieuse.

— Elle revient quatre fois.

— C'est un refrain littéraire.

— Oui. Mais la quatrième occurrence change. Regardez.

Maya lut.

Les saules ne dénoncent personne. Alors il faut faire parler ceux qui les taillent.

— Ceux qui les taillent, répéta Maya.

— Services communaux. Entretien. Personnes qui connaissaient le canal. Les arbres. Les accès.

Il n'y avait pas un nom, mais une catégorie de personnes. Elle était assez étroite pour que Maya fasse ouvrir les anciens registres du service des travaux.

Maya consulta les premiers retours sur sa tablette.

— Flament René. Soixante-douze ans. Ancien employé communal aux services techniques. Pensionné. Bénévole dans plusieurs activités communales. Ateliers de correction. Il travaillait déjà pour la commune en 2004.

— Vous le connaissez ?

— Tout le monde connaît René. Il réparait les serrures, les portes, les fuites. Il passait partout. Il disait toujours qu'un village tient parce que certains acceptent de faire les petites choses.

— Vous le soupçonnez ?

— Non.

— Mais ?

— Il est venu déposer des corrections hier, un peu avant vingt heures. Il m'a demandé combien de dossiers il me restait. Sur le moment, cela n'avait rien d'étrange.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je sais seulement que Noémie avait déjà envoyé son dernier message.

Maya la regarda. Pendant quelques secondes, elles ne furent plus une inspectrice et une institutrice. Elles furent deux femmes assises, devant un texte écrit par une fille peut-être enfermée quelque part.

Maya se leva.

— Je vais parler au petit ami. Vous restez ici. Van Acker vous fera relire le texte et noter tout ce qui renvoie à Aline Moreau ou aux anciens bâtiments du canal.

Solange ne protesta pas.

— Il s'appelle Tom Noiret.

Maya s'arrêta.

— Vous le connaissez aussi ?

— Je l'ai eu en remédiation quand il avait neuf ans. Il confondait les sons « é » et « è ». Il mentait déjà très mal.

Pour la première fois depuis le matin, Maya eut presque envie de sourire.

— Dans ce cas, j'irai vérifier à quel point il a progressé.

***

Tom Noiret mentit dès la première question. C'était presque reposant.

— Tu as vu Noémie hier ? demanda Maya.

— Non.

Il répondit trop vite, les yeux fixés sur la table. Dix-sept ans, sweat noir, cheveux mal lavés, ongles rongés jusqu'à la peau. Un garçon qui voulait avoir l'air dur et qui n'avait pas encore compris que la dureté n'empêche pas d'avoir peur.

Maya posa devant lui une capture vidéo. Image de caméra. Boulangerie. Dix-sept heures trente-quatre. Noémie Vasseur, sac sur l'épaule, vélo à la main. À côté d'elle, Tom.

— Tu veux recommencer ?

Tom regarda la photo. Ses épaules s'affaissèrent.

— Elle m'avait demandé de rien dire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle savait que vous alliez croire que c'était moi.

— Et pourquoi aurait-on cru cela ?

Il haussa les épaules.

— Parce que je suis son copain. Parce que je suis un garçon. Parce qu'on s'est disputés la semaine passée devant le canal. Parce que je suis con quand je suis jaloux. Choisissez.

— De quoi vous êtes-vous disputés ?

Tom se gratta les doigts jusqu'à rouvrir une petite peau.

— Elle voulait continuer ses recherches.

— Sur Aline Moreau ?

Il leva les yeux.

— Vous savez ?

— Réponds.

— Oui. Elle était tombée sur son nom dans un vieux truc. Au début, c'était pour son texte. Elle voulait écrire une nouvelle sur une fille disparue près du canal. Puis elle a trouvé la boîte.

— Quelle boîte ?

— Dans un saule.

— Tu l'as vue ?

— Non. Enfin… en photo. Elle m'a montré sur son téléphone.

— Qu'y avait-il dedans ?

Tom déglutit.

— Un bracelet vert. Une breloque en forme de cheval. Une clé. Et un bout de photo.

— Tu as encore cette photo ?

Il hésita.

Maya se pencha.

— Tom. Noémie est peut-être vivante. Chaque minute que tu passes à avoir peur de te faire engueuler, c'est une minute où elle reste seule avec quelqu'un.

Le garçon sortit son téléphone. Ses mains tremblaient. Il ouvrit une conversation, fit défiler, puis tendit l'appareil.

Maya vit la photo.

Une boîte métallique piquée de rouille, posée sur des genoux en jean. À l'intérieur, un bracelet d'enfant, vert passé, avec une petite breloque en forme de cheval. Une clé plate. Et un fragment de photo où l'on distinguait la moitié d'un visage adolescent.

— Elle m'a dit que c'était la première fois qu'elle voyait une preuve avoir peur, dit Tom.

Il fit défiler encore la conversation, puis s'arrêta sur un message vocal envoyé la veille à 18 h 7.

— Écoutez.

Maya prit le téléphone sans le toucher vraiment, comme on prend quelque chose qui peut encore brûler.

La voix de Noémie sortit du haut-parleur, basse, hachée par le vent.

« Tom, je suis au troisième saule. Le vélo est placé comme dans le texte. À 18 h 12, ma mère recevra le message que j'ai programmé hier. Si je t'appelle avant 18 h 45, tu pourras me dire que je dramatise et je ferai semblant de t'en vouloir. Si je ne t'appelle pas, tu donnes la page. À la police, à ta mère, à n'importe quel adulte qui acceptera de lire. »

Il y eut un frottement, puis le bruit net d'une sonnette fendue.

« Je ne fais pas ça pour jouer à l'enquêtrice. Je remets la clé et je lui demande ce qui est arrivé à Aline. S'il ne vient pas, tant mieux. S'il vient et qu'il me laisse repartir,

tant mieux aussi. Mais s'il m'arrive quelque chose, ne laissez pas le canal prendre la faute. Et dis à ma mère que je n'ai pas voulu lui faire peur. Je voulais seulement qu'elle n'apprenne pas trop tard, elle aussi. »

Le message s'arrêta.

Maya regarda l'écran. Les ressemblances avec la nouvelle n'étaient donc ni une prophétie ni la mise en scène d'un ravisseur. Noémie avait transformé son propre texte en protocole d'alerte. Le vélo rouge, la sonnette déjà fendue, le troisième saule, le message programmé : chaque détail devait parler si elle n'en avait plus la possibilité.

— Pourquoi n'as-tu rien dit à 18 h 45 ?

Tom fit défiler trois messages supplémentaires. À 18 h 39, le téléphone de Noémie lui avait écrit :

C'est bon. Il n'est pas venu. Je rentre. Efface le vocal et ne montre rien.

— J'ai cru que c'était elle.

— Et ensuite ?

— Sa mère m'a appelé vers vingt-deux heures. Elle demandait si Noémie était avec moi. J'ai compris que le message était faux, mais…

— Mais quoi ?

Il baissa la tête.

— J'avais peur que la police pense que je l'avais aidée à organiser sa disparition. On s'était disputés. J'ai attendu. Je me suis raconté qu'elle voulait peut-être faire peur à tout le monde, qu'elle allait rentrer avant le matin.

Maya ne le consola pas. Elle ne l'accusa pas non plus. La honte faisait déjà son travail.

— Cette page dont elle parle, où est-elle ?

Tom sortit de la poche intérieure de son sweat une feuille pliée en quatre.

— Elle me l'a donnée lundi. Elle avait envoyé son texte au concours la veille au soir, à vingt-deux heures dix-sept. Elle m'a fait retenir l'heure.

Maya prit la feuille.

C'était une page d'une version antérieure de *La fille du canal*. Des annotations rouges couraient dans la marge. Certaines étaient banales : « phrase longue », « accord », « répétition ». D'autres beaucoup moins. À côté du passage sur le saule et la clé, quelqu'un avait écrit : « Trop précis. À atténuer. » Plus bas : « Supprimer le nom. Risque d'accusation. » Aucune signature, aucune initiale.

— Qui a écrit ces remarques ?

— René Flament. Noémie lui avait donné une première version à l'atelier. Il y avait le nom d'Aline dedans.

— Elle le soupçonnait ?

— Pas au début. Elle pensait seulement qu'il pouvait l'aider. Il connaissait les anciens bâtiments et les clés. Mais quand il lui a rendu ça, il savait des choses qu'elle ne lui avait pas racontées.

— Lesquelles ?

— Il lui a demandé où elle avait trouvé « le bracelet au cheval ». Elle n'avait écrit que « un bracelet vert ».

Maya sentit l'enquête changer de direction.

— Pourquoi est-elle tout de même allée au canal ?

Tom leva vers elle un visage vidé.

— Parce qu'elle avait reçu un message. « Remets la clé au troisième saule mardi à dix-huit heures. Viens seule, sinon ta mère saura ce que c'est de perdre une fille. » Elle a cru qu'en préparant tout, elle ne serait pas vraiment seule.

— Et la boîte ?

— Elle l'avait cachée ailleurs. Elle ne voulait rendre que la clé.

Maya posa la feuille sous pochette plastique. Puis elle fit appeler Solange. Pas dans la salle d'audition. Dans le couloir, une fois Tom sorti, quand il ne resta plus sur la table que la photo de la boîte et le texte annoté.

Solange regarda la breloque en forme de cheval. Son visage se vida.

— C'est Aline, murmura-t-elle.

— Vous êtes sûre ?

— Elle dessinait des chevaux partout. Sur ses cahiers. Sur les tables, parfois. Sur ses mains. Sa mère lui avait offert ce bracelet pour son anniversaire. Elle l'agitait devant tout le monde en disant qu'elle partirait un jour au galop.

Maya rangea la photo.

— Alors Noémie avait raison.

Solange répondit très bas :

— Les enfants finissent souvent par avoir raison. C'est nous qui mettons trop longtemps à l'accepter.

⁂

Gisèle Vasseur ouvrit avant même qu'elles ne sonnent. Son visage semblait avoir perdu plusieurs années depuis le matin. Dans la cuisine, une tasse refroidissait près de l'évier. Sur le frigo, des aimants retenaient des photos de Noémie enfant, puis adolescente. Sur l'une d'elles, elle souriait devant seize bougies.

Maya n'avait jamais aimé les photos de famille dans les enquêtes. Elles donnaient trop vite une histoire aux victimes. Or il fallait justement résister à cela : ne pas réduire quelqu'un à ce qu'on avait perdu de lui.

Gisèle regarda Solange.

— Vous saviez ?

La question était injuste. Solange l'accepta sans se défendre.

— J'ai compris trop tard.

— Tout le monde comprend trop tard dans cette histoire.

Maya posa la feuille annotée sur la table.

— Madame Vasseur, Noémie vous a montré une boîte.

Gisèle s'assit lentement.

— Oui.

— Vous avez reconnu le bracelet ?

Elle hocha la tête.

— Aline le portait tout le temps.

— Vous étiez proches ?

— Meilleures amies.

Solange le savait désormais, mais l'entendre dans cette cuisine lui fit autre chose. Aline cessait d'être un souvenir scolaire. Elle redevenait une fille qui avait eu une meilleure amie, des secrets, des rires, une place dans une autre maison.

Gisèle ouvrit un tiroir. Elle sortit une enveloppe ancienne, ramollie par les années. Dedans, il y avait des coupures de presse, une photo de classe et un mot plié en quatre.

— Je les ai gardés, dit-elle. Je ne sais même pas pourquoi. Peut-être parce que les autres avaient tout jeté.

Sur la photo, deux adolescentes se tenaient bras dessus bras dessous. Gisèle, plus ronde, les cheveux attachés. Aline, maigre, menton levé, regard vif. Elle avait au poignet un bracelet vert.

— Elle n'aurait jamais fugué, dit Gisèle. Les gens disent ça parce que ça les arrange. Aline se disputait avec sa mère, oui. Comme toutes les filles. Elle claquait les portes. Elle rêvait de partir en France, à Paris, n'importe où. Mais elle serait revenue chercher ses carnets. Elle écrivait tout.

— Des carnets ? demanda Maya.

— Oui. Des carnets avec des chevaux sur la couverture. Elle disait qu'un jour elle écrirait un livre où tous les adultes mentiraient et où les enfants auraient raison.

Solange sentit sa gorge se serrer.

Gisèle déplia le vieux mot. Le papier avait jauni.

— C'est elle qui m'a écrit ça, trois jours avant.

Maya demanda :

— Je peux ?

Gisèle lui tendit le papier. L'écriture était adolescente, penchée, nerveuse.

Si je disparais, ne les crois pas quand ils diront que je voulais partir. Je veux partir, oui, mais pas sans toi. Pas sans mes carnets. Pas sans mon bracelet vert. Au troisième saule, j'ai laissé ce qu'il faudra pour me croire.

Maya relut deux fois.

— Pourquoi ne pas avoir donné ça à la police ?

Gisèle eut un rire bref, sans joie.

— Je l'ai donné.

La pièce se figea.

— Et ?

— On m'a dit que cela prouvait justement qu'elle parlait souvent de partir. Pour le saule, ils ont répondu que son vélo avait déjà été retrouvé près de là et que les environs avaient été fouillés.

Solange ferma les yeux.

Maya sentit une fatigue ancienne lui traverser les épaules. Pas sa fatigue à elle. Celle des dossiers mal lus, des phrases retournées contre ceux qui les confient.

— Noémie avait lu ce mot ?

— Elle l'a trouvé dans cette enveloppe. Le lendemain, elle est revenue du canal avec la boîte. Elle avait dû enfoncer le bras très loin dans le tronc. Elle m'a dit qu'Aline n'avait pas écrit une lettre d'adieu. Elle avait écrit un mode d'emploi.

— Pourquoi ne pas avoir parlé à la police quand Noémie a trouvé le bracelet ?

Gisèle se leva trop vite.

— Parce que j'ai parlé à la police il y a vingt-deux ans !

Sa voix éclata enfin.

— J'avais quinze ans. J'ai dit qu'Aline avait peur de quelqu'un. J'ai dit qu'elle avait vu quelque chose près du canal, quelques jours avant. J'ai dit qu'un homme lui avait demandé de se taire. On m'a demandé si elle inventait souvent. Si elle voulait attirer l'attention. Si elle fréquentait des garçons. Même morte, même absente, on cherchait déjà ce qu'elle avait fait de travers.

Maya resta debout. Elle acceptait la colère. Elle n'était pas dirigée seulement contre elle.

— Quel homme ?

Gisèle essuya ses joues du revers de la main.

— Je ne savais pas. Aline ne voulait pas me dire. Elle disait seulement : « Celui qui a toutes les clés. » Je croyais qu'elle parlait d'un adulte important. J'étais une gamine. Je n'ai pas compris.

Solange murmura :

— René.

Gisèle ferma les yeux.

— Noémie l'a compris avant nous.

Maya reprit :

— Où est la clé maintenant ?

— Noémie l'avait gardée. Dans sa veste, je crois. Elle disait que la clé était plus importante que le bracelet.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un bracelet prouvait qu'Aline était passée par là. Une clé pouvait prouver où elle avait été enfermée.

La phrase tomba au milieu de la cuisine. Personne ne la ramassa tout de suite. Dans les villages, certains mots mettent vingt-deux ans à devenir audibles.

⁂

À 11 h 32, le parquet saisit un juge d'instruction. Le message de menace, le protocole d'alerte, la page annotée et la disparition d'une mineure justifiaient qu'on n'attende pas davantage. Le mandat de perquisition arriva alors que les agents se plaçaient déjà devant la maison de René Flament.

Il n'était pas chez lui.

Sa voisine l'avait vu partir vers dix heures, plus vite que d'habitude. Elle ajouta qu'il était « un homme sans histoires », qu'il rendait service et qu'il ne fallait pas accuser sur des racontars. Maya la laissa parler.

Après avoir quitté Gisèle, Maya avait fait reconduire Solange à l'antenne de police. Une témoin n'avait rien à faire dans une perquisition, et elle n'entendait pas compromettre une preuve pour satisfaire le besoin de comprendre plus vite.

La maison de René était propre, trop propre. Petite habitation mitoyenne, volets bruns, géraniums en pots, odeur de cire froide. Dans l'entrée, les vestes étaient alignées par saison. Dans le salon, des photographies d'activités communales, de repas de

quartier, de remises de prix. René apparaissait toujours au second rang, jamais au centre, mais partout.

Dans le bureau, Maya trouva des piles de documents corrigés. Des textes d'enfants, des formulaires, des comptes rendus associatifs. Un stylo rouge était posé à droite du clavier. Dans la corbeille, sous deux prospectus déchirés, une feuille froissée attira son attention.

Une version de *La fille du canal*. Pas celle envoyée au concours. Une version antérieure.

Des passages étaient entourés. Des mots remplacés. « Enfermée » devenait « retenue ». « Coupable » devenait « responsable ». Le nom d'Aline apparaissait dans le brouillon et avait été barré trois fois. Dans la marge : « Ne pas accuser sans preuve. » Plus bas : « Une fugue reste possible. » Puis : « Il convient d'atténuer. »

L'écriture rouge ressemblait à celle de la page remise par Tom. La comparaison officielle viendrait plus tard. Pour l'instant, Maya fit saisir les deux documents et l'ensemble des stylos.

Dans le garage, les agents trouvèrent des bottes encore humides, couvertes d'une boue noire différente de celle du jardin. Sur un établi, des clés anciennes étaient accrochées par étiquettes : cave, école, local vélo, salle paroissiale, remises. L'emplacement *REM 3* était vide.

Van Acker appela depuis le fond du garage.

— Inspectrice ?

Derrière une armoire métallique, il venait de découvrir une vieille bretelle de sac, durcie par la poussière. Un morceau de tissu vert demeurait pris dans la boucle. Ce n'était pas encore une identification. C'était assez pour que le passé cesse de ressembler à une hypothèse.

Aline Moreau avait peut-être été réduite à cela pendant vingt-deux ans : une bretelle moisie derrière les outils d'un homme serviable.

— On lance l'avis de recherche sur Flament, dit Maya. Voiture, plaques, contacts, frontière. Et je veux tous les plans des anciennes remises du canal, même s'ils se contredisent.

— On a aussi trouvé ceci.

Van Acker lui tendit une photographie plastifiée. René y posait devant un chantier près du canal, beaucoup plus jeune. À côté de lui, un homme en costume clair serrait la main d'un échevin. Derrière eux, un garçon d'une vingtaine d'années tenait une pelle comme un accessoire. Au dos, trois noms : René Flament, Henri Delmas, Laurent Delmas. Une date : octobre 2004, deux semaines avant la disparition d'Aline.

Une vérification rapide confirma qu'Henri Delmas avait obtenu plusieurs marchés communaux. Son fils Laurent avait perdu son permis à deux reprises avant vingt-cinq ans. Tous deux étaient morts depuis : le père d'une maladie, le fils dans un accident de voiture.

Ce n'était toujours pas une preuve, mais les contours apparaissaient. Un chantier. Une fille présente au mauvais moment. Des hommes qui avaient davantage à perdre qu'elle n'avait de poids à leurs yeux. Un employé communal qui possédait les clés. Une disparition transformée en fugue.

Maya retourna dans le bureau et reprit *La fille du canal*.

Il ne faisait pas disparaître les choses. Il les rangeait là où personne ne les demanderait plus.

Sur une fiche d'entretien scolaire conservée dans un classeur, René avait écrit quinze ans auparavant : « Réserve dégagée. Matériel rangé là où personne ne trébuche. » Une expression ordinaire, peut-être. Une expression que Noémie avait retenue, certainement.

Maya lut une autre phrase.

La fille ne cria pas. La pièce était faite pour avaler les voix. Au-dessus d'elle, les promeneurs passaient sans savoir qu'ils marchaient sur une phrase barrée.

— Au-dessus d'elle, répéta Maya.

Elle demanda les cartes.

Les anciens plans arrivèrent par mail, scannés de travers, incomplets, parfois illisibles. Trois versions du même tronçon. Une remise indiquée sur l'une, absente de la suivante, notée comme « condamnée » sur la troisième. À proximité de la Maison du Canal. Non loin du troisième saule.

Maya pointa l'écran.

— Là.

Van Acker fronça les sourcils.

— Ce local n'existe plus.

— Selon quel plan ?

— Celui de 2011.

— Et celui de 2004 ?

— Il est indiqué comme accès technique.

— Qui a signé la condamnation ?

Il vérifia.

— Flament.

Maya attrapa ses clés.

— On y va. Et faites conduire madame Bricourt jusqu'au canal.

Van Acker leva les yeux.

— Elle vient avec nous ?

— Elle identifiera depuis la route les anciens accès et les noms disparus des plans. Dès que nous tenons un emplacement, elle reste derrière le périmètre. Elle ne participe pas à la fouille.

Quand Solange les rejoignit, Maya lui répéta les limites : aucun objet touché, aucune descente, obéissance immédiate au moindre ordre.

Solange hocha la tête.

— Je comprends.

— Non, madame Bricourt. Vous obéissez. Comprendre viendra après.

— Très bien.

Maya la regarda une seconde de plus.

— Vous êtes témoin d'orientation sur un site ancien. Pas enquêtrice. Pas héroïne.

Solange eut presque un sourire.

— À mon âge, inspectrice, on se méfie des héroïnes.

Elles partirent.

⁂

Le troisième saule était plus laid que les autres. Son tronc avait été coupé, repris, taillé, gonflé par les années jusqu'à ressembler à une tête difforme. De jeunes branches partaient dans tous les sens, vertes et obstinées. Un arbre mutilé, mais vivant. Solange comprit pourquoi Noémie l'avait choisi. Il n'était pas beau. Il témoignait.

La zone fut bouclée rapidement. Les agents fouillèrent les ronces, les bas-côtés, les plaques de béton, les talus. On fit venir du matériel. On chercha les traces récentes. La terre, près du saule, était piétinée par les recherches du matin, mais plus bas, derrière un amas de branches mortes, une sente presque effacée descendait vers le talus.

Maya passa devant.

— Ici.

On écarta les ronces. Une plaque de bois pourri apparut, clouée de travers contre une ouverture basse. À hauteur d'homme courbé. Quelqu'un avait replacé des branches devant, mais sans patience. Dans l'urgence.

Van Acker toucha la serrure.

— Graissée récemment.

Maya sentit son corps se tendre.

— Ouvrez.

Le premier coup de pied-de-biche fit gémir le bois. Le second arracha un pan entier. Une odeur monta de l'ouverture : métal mouillé, terre enfermée, eau morte, quelque chose de plus ancien encore que l'humidité.

— Noémie ! cria Maya.

Le silence répondit.

Dès que l'ouverture avait été découverte, Solange avait été reconduite derrière le périmètre, près des véhicules. De là, elle ne voyait plus que le dos des agents et l'entrée noire sous le chemin.

Maya descendit la première. Deux marches. Puis trois. Sa lampe découpa un couloir court, bas de plafonds, aux murs suintants. Le lieu avait été construit pour des outils, des câbles, des vannes, des gestes techniques oubliés. Pas pour des êtres humains. Pourtant, il portait la marque des hommes : traces de pas, corde, bouteille d'eau, couverture.

Au fond, une seconde porte. Fermée de l'extérieur par un cadenas récent. Maya frappa.

— Noémie Vasseur ? Police ! Si tu m'entends, tape contre la porte.

Rien.

Elle frappa encore.

— Noémie !

Trois coups faibles répondirent.

— Ouvrez, dit Maya.

On coupa le cadenas. La porte résista une seconde, puis s'ouvrit dans un raclement de bois gonflé.

Noémie était assise au sol, contre le mur, les poignets marqués, les cheveux collés au front. Elle avait le visage sale, les lèvres sèches, les yeux immenses de ceux qui ont dû rester conscients pour survivre. Elle n'eut pas de cri. Seulement un mouvement de recul devant la lumière.

Maya s'accroupit.

— Noémie. Je suis l'inspectrice Delcourt. Ta mère arrive. Tu es vivante. Tu es en sécurité.

La fille essaya de parler. Aucun son ne sortit d'abord. Van Acker lui tendit de l'eau. Elle but trop vite, toussa, puis attrapa la manche de Maya.

— Pas moi.

— Quoi ?

Noémie leva un doigt vers la cloison du fond.

— Elle.

Maya tourna la tête.

La cloison était faite de planches plus récentes que le reste. Mal ajustées. Clouées à la hâte, mais depuis longtemps. Une réparation, aurait-on dit. Une condamnation, si l'on savait lire.

Maya fit sortir Noémie d'abord. La jeune fille refusa une seconde de lâcher sa manche, puis Van Acker la prit en charge avec une douceur maladroite.

— Il a dit qu'elle était déjà morte, murmura Noémie. Il a dit qu'il n'avait fait que ranger. Il dit tout le temps ça. Ranger.

— René ?

Noémie hocha la tête.

— Il m'a dit que les filles curieuses finissent par faire souffrir leur mère.

Ses yeux se remplirent de larmes seulement à ce moment-là.

— Je voulais juste qu'on sache.

— On sait, dit Maya.

Mais ce n'était pas encore vrai.

Van Acker remonta avec Noémie. À l'air libre, avant même de regarder les ambulanciers, elle aperçut Solange derrière le ruban. La vieille femme tenait encore contre elle le dossier numéro 7.

— C'est vous qui avez lu ? demanda Noémie.

Solange s'approcha seulement lorsque Van Acker l'y autorisa.

— Oui.

— Jusqu'où ?

— Jusqu'au bout.

Noémie ferma les yeux. Les ambulanciers l'allongèrent sur le brancard.

Dans le local, l'équipe du laboratoire photographia la cloison avant d'en retirer les planches une à une. Derrière, il y avait un espace très étroit, presque une poche entre deux murs. On y trouva un sac d'école durci par l'humidité, une veste, une

barrette verte, et ce qui restait d'une adolescente que le village avait appelée fugue pour pouvoir continuer à dormir.

Au-dessus du local, sur le chemin de halage, des promeneurs devaient s'arrêter devant le ruban de police. Peut-être se demandaient-ils ce qui se passait. Peut-être se souvenaient-ils vaguement d'une autre fille, autrefois, et du soulagement honteux qu'ils avaient éprouvé quand on avait cessé d'en parler.

Pendant vingt-deux ans, ils avaient marché sur la réponse.

***

René Flament fut arrêté avant la frontière. Il n'avait pas fui loin. Les hommes habitués à être crus imaginent rarement qu'il faudra vraiment disparaître. Sa voiture fut retrouvée près d'un petit parking, coffre ouvert, moteur encore tiède. Il avait sur lui un trousseau de clés, un vieux portefeuille, et le téléphone de Noémie, éteint.

Lors de sa première audition, il demanda un verre d'eau, puis un avocat, puis il se tut longtemps. Pas par prudence seulement. Par contrariété.

Maya le regarda à travers la vitre sans tain. Le dossier numéro 7 était resté dans son bureau. Elle n'en avait plus besoin pour savoir où commencer.

René était assis droit. Petit homme propre, chemise claire, cheveux blancs peignés avec soin. Il ne ressemblait à rien de spectaculaire. Maya pensa que c'était justement cela qui lui donnait envie de frapper la table.

— Je n'ai enlevé personne, dit-il enfin. Elle est venue d'elle-même.

Son avocat posa une main sur son bras. René la retira doucement.

— Les mots comptent.

— Vous avez pris son téléphone, envoyé un faux message et fermé la porte sur elle.

— Pour qu'elle se calme.

— Pour que vous ayez le temps de faire quoi ?

René ne répondit pas.

Maya posa devant lui la photographie du chantier, puis celle de la bretelle verte.

— Aline Moreau, dit-elle.

Son regard s'arrêta sur la boucle rouillée.

— Vous avez trouvé beaucoup de vieilles choses chez moi.

— Et derrière la cloison.

Cette fois, sa respiration changea.

— Laurent Delmas conduisait la camionnette ?

René regarda ses mains. Des mains propres, soigneusement posées à plat.

— Il roulait trop vite, dit-il.

— Pourquoi la suivait-il ?

— Elle avait pris une clé sur le chantier. Elle croyait avoir compris quelque chose.

— Qu'avait-elle vu ?

René se tut. Son avocat lui souffla de ne plus répondre.

— Il l'a renversée ?

— Il a freiné.

— Après l'avoir percutée.

Son avocat murmura quelque chose. René l'ignora.

— Le père criait. Le garçon ne tenait plus debout. Il fallait empêcher qu'ils aggravent tout.

— Alors vous avez pris Aline.

— Je l'ai mise à l'écart.

— Vivante ?

René fixa la photographie. Maya attendit.

— Vous êtes revenu quand ? demanda-t-elle.

— Le lendemain.

— Elle respirait encore quand vous l'avez enfermée ?

Il garda le silence. Ce silence-là suffisait davantage qu'un aveu bien construit.

— Ensuite, vous avez muré l'espace et fait condamner le local.

— Il fallait que les choses tiennent.

— Une fugue.

— Les gens y croient quand cela les soulage.

Maya posa devant lui la photographie de Noémie.

— Et elle ?

René détourna les yeux.

— Elle écrivait trop près.

Maya sortit la page annotée.

— Vous avez essayé de corriger son texte.

Les doigts de René se crispèrent.

— Il y avait des fautes, dit-il.

— Les fautes ne sont pas ce qui vous faisait peur.

René baissa les yeux. Cette fois, il ne corrigea rien.

La suite appartint aux procès-verbaux et aux expertises. Les traces anciennes du local permirent d'identifier Aline et de reconstituer ce qui pouvait l'être. Gisèle dut apprendre en même temps que sa fille était vivante et que son amie ne l'était plus depuis longtemps.

C'est une cruauté particulière de la vérité : elle ne choisit pas toujours le bon moment pour réparer.

Noémie passa trois jours à l'hôpital. Sa mère resta près d'elle, une main posée sur la couverture, comme si le monde pouvait encore la reprendre par distraction. Tom vint le deuxième jour. Il resta devant la porte, incapable d'entrer. Noémie l'aperçut et fit un signe de la main. Il pleura avant d'avoir atteint le lit.

Solange attendit le troisième jour. Elle apporta un carnet neuf. Couverture bleue. Pages lignées. Rien d'enfantin.

— Je ne savais pas si tu voudrais revoir ton texte.

Noémie avait le visage encore pâle. Un pansement couvrait sa tempe. Ses poignets étaient cachés sous les manches d'un pull trop grand.

— Je ne veux plus écrire.

Solange posa le carnet sur la table de nuit.

— Alors, ne l'ouvre pas.

Noémie regarda le carnet.

— Vous l'avez compris ?

La question n'avait rien d'innocent. Elle contenait la peur de toute personne qui a parlé dans le vide.

Solange s'assit.

— Pas assez vite.

— Mais vous l'avez compris.

— Oui.

Noémie ferma les yeux.

— Je ne voulais pas gagner.

— Je sais.

— Je voulais qu'on lise jusqu'au bout.

Solange sentit quelque chose se défaire en elle. Toute sa vie, elle avait appris aux enfants à écrire clairement, à éviter les répétitions, à ne pas mélanger les temps, à construire des paragraphes. Elle avait cru qu'une phrase devait se tenir droite pour être juste. Noémie venait de lui apprendre qu'une phrase pouvait boiter, trembler, se cacher, et sauver tout de même quelqu'un.

— Tu l'as sortie de l'endroit où ils l'avaient laissée, dit Solange.

Noémie secoua la tête.

— Trop tard.

— Non.

La jeune fille ouvrit les yeux.

— Elle est morte.

— Elle était morte avant. Maintenant, elle est revenue dans le monde des vivants. Ceux dont on prononce le nom.

Noémie tourna la tête vers la fenêtre. Dehors, le ciel était bas. Un ciel du Tournaisis, gris sans drame, posé sur les toits comme une fatigue.

— Ils vont dire quoi de moi ?

— Qui ?

— Les gens.

Solange eut un sourire sans joie.

— Ils diront trop de choses. C'est leur manière d'avoir moins honte.

Noémie la regarda.

— Et vous ?

— Moi, je dirai que tu as écrit une bonne nouvelle.

Pour la première fois, Noémie sourit un peu.

— Elle avait des fautes ?

Solange prit le carnet, l'ouvrit à la première page, puis le referma.

— Quelques-unes.

— Vous les corrigerez ?

— Non.

Elle posa la main sur la couverture.

— Cette fois, je lirai d'abord.

⁂

À la demande de Noémie, *La fille du canal* fut retirée du concours et le dossier numéro 7 resta sous scellés. Les autres textes poursuivirent leur chemin jusqu'au jury. Solange les lut tous. Elle savait désormais que les phrases n'ont pas besoin de sauver une vie pour mériter qu'on les écoute.

Quelques semaines plus tard, Aline fut enterrée.

Il plut doucement ce jour-là. Une pluie fine, presque polie, qui ne lavait rien mais rendait tout plus net. Au cimetière, les parapluies formaient une masse sombre. Certains visages étaient venus par affection. D'autres par remords. D'autres parce qu'ils avaient enfin compris que l'absence d'une fille n'avait jamais été une histoire privée.

Gisèle se tenait près de Noémie. Maya Delcourt un peu en retrait. Tom plus loin, les mains dans les poches, maladroit dans son chagrin. Solange reconnut d'anciens élèves, d'anciens parents, des voisins qui avaient dit autrefois « elle reviendra », puis « on ne sait jamais avec les jeunes », puis « il faut bien vivre ».

Cette fois, ils se taisaient. C'était déjà un commencement.

Après la cérémonie, Noémie s'approcha de Solange. Elle marchait lentement. Son corps n'avait pas encore retrouvé la certitude d'être libre.

— J'ai changé la fin.

Elle lui tendit une feuille pliée. Solange l'ouvrit avec précaution. L'écriture était irrégulière, mais ferme.

> *On avait cherché dans l'eau parce que l'eau ne répond pas. On avait accusé le courant, la nuit, l'âge des filles, leurs secrets, leurs mensonges supposés. Mais le canal n'avait rien avalé. Il avait seulement gardé le silence des hommes.*

Solange lut la dernière phrase. Longtemps. Puis elle replia la feuille.

Noémie regardait la tombe d'Aline. Une fille sauvée devant une fille revenue trop tard. Entre elles, vingt-deux ans de silence et une nouvelle anonyme.

— Vous croyez que ça suffit ? demanda Noémie.

Solange suivit son regard.

— Non.

La jeune fille baissa les yeux.

— Mais c'est quelque chose ?

— Oui.

Solange lui rendit la feuille.

— C'est quelque chose.

Au-dessus du cimetière, la pluie tombait toujours. Sur les parapluies, sur les fleurs, sur la terre fraîche. Derrière elles, personne ne parlait de fugue.

Pour la première fois depuis vingt-deux ans, le village avait lu jusqu'au bout.